

NÉCROPOLES ET DONATS : LES COMTES DE LA MAISON DE BARCELONE ET L'HÔPITAL (XII^e-XIII^e SIÈCLES)

Dans l'Occident médiéval, tout prince accorde une attention particulière au choix de sa sépulture. Son testament fixe un lieu pour son ensevelissement ; ses legs affluent, généreux, vers la communauté religieuse qui accueillera sa dépouille mortelle, vers les clercs dont les prières assureront son salut et garderont son souvenir à jamais. Beaucoup de rois et de comtes obéissent aux habitudes séculaires héritées de leurs ancêtres : ils demandent à être enterrés dans la vieille nécropole dynastique où, génération après génération, reposent les leurs. D'autres, sensibles aux courants de spiritualité les plus porteurs, préfèrent, cependant, innover : leur choix est dicté par l'évolution de la religiosité ; il se fixe sur la famille spirituelle – monastique ou canoniale – qui semble le mieux satisfaire les aspirations des hommes de leur temps.

C'est à quelques pas du lieu où se tient notre colloque que les derniers comtes de Provence de la maison de Barcelone ont, au début du XIII^e siècle, élu sépulture. L'Hôpital de Saint-Jean d'Aix leur apparaissait alors comme la nécropole idéale. Depuis une centaine d'années, cet ordre militaire suscitait, en effet, l'admiration et les aumônes des membres de leur dynastie et nourrissait leur spiritualité. Quelques-uns d'entre eux devenaient donats : tout en restant dans le siècle, ils étaient unis à l'ordre par un engagement religieux qui les poussait à adopter les pratiques, les dévotions et l'habit hospitaliers ; ils jouissaient, en contrepartie, des bienfaits spirituels de ses

membres. A la fin de leurs jours, ils entraient dans la commanderie de l'Hôpital où ils devaient être ensevelis. Les femmes de la lignée comtale jouaient, par ailleurs, un rôle comparable dans le succès de Saint-Jean de Jérusalem. Autour de 1200, les hospitaliers constituent, sans conteste, l'ordre de prédilection des rois d'Aragon et des comtes de Provence, leurs cousins.

Les cathédrales et Ripoll (900-1150) : une piété traditionnelle

Aux X^e et au XI^e siècles, bien avant la fondation des ordres militaires, les comtes catalans se font souvent enterrer dans les cathédrales. Leur sarcophage est posé sur la façade occidentale ou dans le cloître des églises épiscopales de leur domaine que la prospérité retrouvée autour de l'an mil permet de restaurer dans le style roman. La cathédrale de Barcelone accueille ainsi les dépouilles de Ramon Berenguer I^{er} (+1076) et d'Almodis de la Marche, son épouse préférée, assassinée en 1071. Ermessende de Carcassonne (+1058) fait transporter son corps du village de Sant Quirze de Besora, où elle s'éteint, à la cathédrale de Gérone, siège épiscopal du comté qui constitue son douaire. Son petit-fils Ramon Berenguer II (+1082) est enterré au même endroit. Mahaut de Pouille (+1111), sa veuve, est aussi ensevelie dans cette ville, choisissant pour dernière demeure le monastère de Sant Daniel où elle a pris le voile. Gérone, cédée en douaire à leur épouse par les comtes, est un lieu d'inhumation prisé par les femmes de la maison¹.

Sa renommée funéraire ne surpasse cependant pas celle de Barcelone, cité comtale par excellence. Encore à la fin du XII^e siècle, Petronela, reine d'Aragon (+1174), femme de Ramon Berenguer IV (+1162), comte de Barcelone, auquel elle apporte le royaume de ses ancêtres, élit sépulture dans le siège épiscopal du grand port méditerranéen². A la même époque, son deuxième fils Ramon Berenguer, comte de Provence, tué le 5 avril 1181 en Languedoc par les alliés de Raimon V de Toulouse, est enseveli dans un siège épiscopal : sa dépouille repose dans la cathédrale de Maguelonne³, et non

1. M. AURELL, *Les noces du comte. Mariage et pouvoir en Catalogne (785-1213)*, Paris, 1995, p. 87-98, 182-183 et 251 ; M.M. COSTA, « Mabalta o Ermessenda ? Sobrè les sepultures comtals a la seu de Girona », dans *Annals de l'Institut d'Estudis Gironins*, 1978-1980, p. 269-281.

2. P. de BOFARULL, *Los condes de Barcelona vindicados*, Barcelone, 1836, T. II, p. 211-212 (24 X 1174).

3. *A quibusdam proditoribus sub die sancto Pasche occisus fuit, et deportatus ac tumulatus in Magalonsensi monasterio, Gesta Comitum Barchinonensium*, éd. L. Barrau Dihigo, J. J. Massó, Barcelone, 1925, p. 13. Cf. également G. DOUBLET, *Recueil des actes des évêques d'Antibes*, Monaco-Paris, 1915, n° 105 (VIII 1181) : Sanche, frère de Ramon Berenguer, qui lui succède en tant que comte de Provence, donne l'albergue de Saint-Vallier et de la Napoule aux chanoines de Maguelonne, quatre mois à peine après sa mort. Cette donation est confirmée par Alfons I^{er}, *ob remedium anime mee et fratris mee Raimundi Berengarii*, *Ibid.*, p. 138, n. 1 (1182).

pas dans le cloître du monastère de Montmajour comme il est communément admis⁴. Les belles constructions romanes et l'estime pour les chapitres de chanoines, écoles de haut niveau, où se forment les légistes qui travaillent à l'affirmation du pouvoir comtal, expliquent l'attrance des princes pour les sièges épiscopaux.

Mais la nécropole la plus prestigieuse des comtes catalans reste encore Ripoll, un ancien établissement monastique. Bâti à partir de 879, grâce à la générosité de Guifred I^{er} le Velu (+897), ancêtre fondateur de la dynastie, qui y repose, ce monastère devient un centre religieux et culturel de premier ordre dans l'Occident de l'an mil. Oliba de Cerdagne (+1046), évêque de Vic et inventeur de la trêve de Dieu, en devient l'abbé réformateur, lui donnant un deuxième souffle. En 1070, Ripoll entre dans la congrégation de Saint-Victor de Marseille : la colonisation monastique des victorins en Catalogne est l'image inversée de la domination politique que les comtes de Barcelone exercent, à partir de 1112, en Provence⁵. Les comtes de Besalu-Cerdagne, qui conservent Ripoll dans leur domaine propre aux X^e et XI^e siècles, période du morcellement du vaste patrimoine de Guifred I^{er}, s'y font enterrer, sans négliger pour autant leurs sépultures de Saint-Michel de Cuxa ou de Saint-Martin du Canigou, autres couvents bénédictins des Pyrénées⁶.

Ramon Berenguer III (+1131), mari de Douce, héritière de la Provence, profite de la déshérence de ses cousins pour annexer leurs comtés de Besalù en 1111 et de Cerdagne en 1117. Il demande à être enseveli à Ripoll, dont il vient de récupérer le patronage avec leur domaine : les bas-reliefs de son sarcophage représentent des scènes de son trépas et de ses funérailles⁷. Son fils Ramon Berenguer IV (+1162), mort à Borgo San Dalmazzo, fait le

4. Certains historiens ont cru que sa tombe s'y trouvait, à l'endroit où un enfeu est encore visible. C'est le cas de F. BENOIT, *L'abbaye de Montmajour*, Paris, 1928, p. 58-59, ainsi que de E. MOGNETTI, « L'abbaye de Montmajour », dans *Congrès archéologique de France (13^e session. 1976). Le Pays d'Arles*, Paris, 1979, p. 206 et n. 35, qui utilise cet élément pour dater d'avant 1181 le cloître. La thèse de l'inhumation du frère d'Alfons I^{er} à Montmajour se fonde sur l'obituaire de ce monastère dont nous ne conservons que des copies modernes : *Nonas [aprilis], depositio domini Raimundi Berengarii comitis Provinciae*, simple allusion à l'anniversaire de sa mort, le 5 avril, à laquelle on a ajouté, à une date tardive, *qui jacet in claustris* ; la lecture du manuscrit montre que cette dernière phrase, placée en suscription sur l'obituaire, est un ajout, Bibliothèque Nationale, ms latin 13915, f^o 328. Dom Chanteloup et les autres érudits de l'abbaye mettent en relation ce prétendu choix de sépulture avec la donation, en 1162, par ce même comte à Montmajour, du premier esturgeon pêché dans le Rhône chaque année.

5. A.-M. MUNDÓ, « Moissac, Cluny et les mouvements monastiques de l'Est des Pyrénées du X^e au XII^e siècle », dans *Annales du Midi*, 1963, p. 551-572.

6. L. NICOLAU D'OLWER, « L'escola poètica de Ripoll en els segles X-XIII », dans *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 1915-1920, p. 3-84 ; A. de FLUVIÀ, *Els primitius comtats i vescomtats de Catalunya*, Barcelone, 1988, p. 49-54.

7. BOFARULL, *Los condes...*, T. II, p. 177 (8 VII 1131) ; *Catalunya romànica*, Barcelone, 1987, T. X, p. 258-260.

même choix : son corps, conduit des Alpes aux Pyrénées, repose aussi à Ripoll⁸. La prédilection des comtes de Barcelone pour ce vieil établissement monastique n'est pas exclusivement religieuse, mais traduit la volonté politique de renouer avec l'ancêtre fondateur. Ripoll est le siège de la plus importante bibliothèque et du plus actif *scriptorium* de leurs terres ; les moines y rédigent alors les *Gestes des comtes de Barcelone*, généalogie qui s'ouvre par les victoires de Guifred le Velu sur les Français et les musulmans, événements justifiant l'indépendance catalane. La rédaction de ce premier monument de l'historiographie autochtone coïncide avec l'expansion territoriale des Barcelonais dans le Midi et dans al-Andalus ; l'enthousiasme avec lequel est relaté leur avènement en Provence traduit le parti-pris d'une littérature de propagande à leur service⁹. Leur nécropole est le lieu de fixation d'une conscience nationale embryonnaire.

L'Hôpital (1150-1250) : une fascination militaire

En dépit de sa sépulture à Ripoll, Ramon Berenguer III n'est pas insensible à la naissance des ordres militaires. Le 14 juillet 1130, une année à peine avant sa mort, il se donne à l'ordre du Temple : « Je m'offre moi-même à Dieu tout-puissant, mon rédempteur, et à la sainte milice de Jérusalem du temple de Salomon et je me livre à ses frères¹⁰. » Il s'agit là d'un exemple fort précoce de donat : Ramon Berenguer III continue d'exercer la charge comtale dans le siècle ; son oblation n'est pas comparable à la conversion monastique traditionnelle, par laquelle ses ancêtres abandonnaient le monde pour le cloître. Les impératifs politiques le contraignent, toutefois, d'assurer le rayonnement de sa dynastie à partir de la nécropole de Ripoll. Ils l'empêchent d'être enterré auprès de ses frères templiers, auxquels il cède, aux termes de son testament, son cheval et toutes ses armes : ce geste, en apparence anodin, traduit l'attachement du guerrier à l'ordre militaire ; il revêt un caractère semi-liturgique pour bon nombre de donats qui, s'étant offerts à l'Hôpital dans leur jeunesse, ne prennent l'habit que sur leur lit de mort¹¹.

8. BOFARULLI, *Los condes...*, T. II, p. 207 (4 VIII 1162).

9. TH. N. BISSON, « Unheroed Past: History and Commemoration in South Frankland before the albigenian crusades », dans *Speculum*, 1990, p. 299 ; J. P. RUBIÉS, J. M. SALRACH, « Entorn de la mentalitat i la ideologia del bloc de poder feudal a través de la historiografia medieval fins a les quatre grans cròniques », dans *La formació i l'expansió del feudalisme català*, Gérone, 1985, p. 479.

10. M. d'ALBON, *Cartulaire général de l'ordre du Temple (1119 ?-1150)*, Paris, 1913, n° 33 ; en 1143, son fils parle de lui dans ces termes : *ad salutem animae patris mei, qui fuit miles ac frater sanctae iamdictae militiae, in cuius regula et habitu gloriose vitam finivit*. Cf. A. J. FOREY, *The Templars in the Corona of Aragon*, Oxford, 1973, p. 8.

11. Sur la *traditio cum equis et armis* et la *professio ad succurrendum*, cf. E. DELARUELLE, « Templiers et Hospitaliers en Languedoc pendant la croisade des Albigeois », dans *Cahiers de Fanjeaux*, T. IV, 1969, p. 233-234.

Au début du XII^e siècle, l'engouement des princes ibériques pour les moines guerriers est grand. Le testament d'Alfonso I^{er} le Batailleur (1104-1134), roi d'Aragon, est la conséquence la plus spectaculaire de cette passion. En octobre 1131, sous les murs de Bayonne, ce monarque dicte ses dernières volontés. A la surprise générale, il choisit pour héritiers le Saint-Sépulcre, l'Hôpital et le Temple : c'est aux trois grands ordres militaires de Terre sainte, récemment fondés, qu'il lègue le gouvernement et le territoire de son royaume, qu'il a considérablement agrandi par la conquête de Saragosse (1118) et la vallée de l'Ebre¹². Ramon Berenguer IV réussit à tirer parti de ces dispositions testamentaires : il épouse Petronela, nièce du Batailleur, unissant la royauté aragonaise aux destinées des comtes de Barcelone. Il demeure ainsi redevable à l'égard des ordres militaires, ses collaborateurs dans la conquête de la Nouvelle Catalogne, dont il vient de léser les intérêts : pour les dédommager, il leur accorde de vastes territoires dans l'espace qu'il a arraché aux musulmans. Au lendemain de l'appel de Clermont (1095), l'esprit de croisade a donné un second souffle à la lutte des chrétiens contre al-Andalus. L'admiration des comtes de Barcelone pour les moines guerriers naît dans un contexte de *reconquista*.

L'Hôpital fait, de plus en plus, l'objet de leur prédilection au détriment des autres ordres militaires. Cette faveur semble trouver ses racines en Provence. C'est depuis une date très précoce que les princes catalans collaborent au succès du prieuré de Saint-Gilles, principale maison des hospitaliers en Occident : en 1114, Ramon Berenguer et Douce exemptent de tout péage les radeaux de l'ordre descendant la Durance, une année à peine après la promulgation de la bulle *Pie postulatio voluntatis* de Pascal II, qui approuve l'ordre¹³. Le premier exemple d'un choix de sépulture hospitalier dans notre maison est, en outre, provençal. En 1144, Berenguer Ramon est tué près de Melgueil en combattant les Génois, alliés d'Anfos Jourdain de Toulouse. Son corps est transféré de Languedoc à l'Hôpital de Saint-Thomas de Trinquetteille où il repose à jamais¹⁴. Aucun indice documentaire ou archéologique ne permet de connaître, avec précision, l'endroit de l'inhumation de son fils Ramon Berenguer, mort au siège de Nice en août 1166¹⁵. Peut-être fut-il enterré à Notre-

12. F. MIQUEL, *Liber Feudorum Maior*, Barcelone, 1945, n° 6 (X 1131) ; A. DEMURGER, *Vie et mort de l'ordre du Temple (1118-1314)*, Paris, 1989, p. 60-62.

13. P. SANTONI, « Les deux premiers siècles du prieuré de Saint-Gilles de l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem », dans *Des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem de Chypre et de Rhodes hier aux Chevaliers de Malte aujourd'hui*, Paris, 1985, p. 114-183.

14. J.-P. POLY, *La Provence et la société féodale (879-1166)*, Paris, 1976, p. 336 ; P.-A. AMARGIER, *Cartulaire de Trinquetteille*, Aix, 1972, n° 206 (IX 1150).

15. *Conflictum cum hominibus Nicense civitatis habuit ibique vulneratus ad mortem et in pace quievit, Gesta Comitum Barchinonensium*, éd. L. Barrau Dhigo, J.-J. Massó, Barcelone, 1925, p. 13. Pour la date de sa mort, le 6, 13, 20 ou 27 août 1166, cf. DOUBLET, *Recueil...*, n° 84 (6-27 VIII 1166) et 85 (1166, où l'acte précédent dressé par Ramon Berenguer de Provence est cité avec la mention *in die obitus sui*).

Dame d'Antibes, à Lérins ou au Thoronet, établissements religieux de la Provence orientale, proches du lieu de sa mort¹⁶ ? A moins qu'il ne reposât dans une commanderie des hospitaliers à l'imitation de son père ? Sanç, son cousin germain, se trouve à la tête de la Provence entre 1181 et 1185 et entre 1209 et 1216 : nos sources éclairent bien davantage ses relations avec l'ordre. En juillet 1196, il devient donat de l'Hôpital de Cavaillon : « Nous donnons et concédons notre corps et notre âme à Dieu, à Notre Dame, à saint Jean, et aux malades de la maison de l'Hôpital de Jérusalem, dans notre vie et après notre mort, pour obéir à cette maison comme l'un des plus petits de ses frères, la protégeant et la défendant en tout. Qu'au jour de notre mort nous ne soyons enterrés ailleurs que dans la maison de l'Hôpital, à laquelle on remettra notre cheval et nos armes¹⁷. » Un troubadour anonyme se fait l'écho de la dévotion hospitalière de Sanç dans le *sirventes* qu'il compose, autour de 1215, lui reprochant d'exercer le pouvoir en Provence au détriment du jeune Ramon Berenguer V, gardé en Aragon : « Le coucou de son héritage, peu distingué et encore moins adroit, croit s'être offert à Dieu, car il a levé la croix sur son épaule pour marcher en sécurité dans les déserts ». L'expression *crucem suscipere*, « lever la croix », est synonyme de se croiser ou d'entrer dans un ordre militaire : elle fait allusion aux croix pectorales et dorsales des donats, accoutrement que l'anonyme tourne en dérision¹⁸. Les ennemis politiques de Sanç se moquent de son engagement religieux.

Le cas d'Alfons II, son neveu, montre que la dévotion aux hospitaliers est désormais bien enracinée dans sa maison. Ce comte de Provence meurt prématurément en 1209 à Palerme, où il conduisait le cortège nuptial de sa sœur Constance, mariée à Frédéric II. Selon son testament, rédigé dans l'île, il élit sépulture à Saint-Jean de Marseille, où une commanderie est attestée dans une charte de 1178 ; son destrier – qui détient en gage Uc Fer, un chevalier de cette ville – ira aux hospitaliers¹⁹.

En 1238, son fils Ramon Berenguer V suit son exemple, demandant à être enterré, à sa mort, dans l'église des hospitaliers d'Aix, où la présence d'une commanderie remonte aux années 1180-1192²⁰. Il leur donne, à

16. Ces trois établissements ont fait l'objet d'une donation, dans des actes qui contiennent une formule explicite pour le salut de son âme, de la part d'Alfons I^{er}, son successeur. Pour Antibes : G. DOUBLET, *Recueil...*, n° 84-85. Pour Lérins : H. MORIS, E. BLANC, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Honorat de Lérins*, Paris, 1883 et 1905, n° 314 (1167) et 8 (1168). Pour le Thoronet : H. BOUCHE, *L'histoire chronologique de la Provence*, Aix, 1664, T. II, p. 148 (23 VI 1176) ;

17. AMARGIER, *Cartulaire...*, n° 185.

18. M. AURELL, *La vielle et l'épée. Troubadours et politique en Provence au XIII^e siècle*, Paris, 1989, p. 59-64 et 250-252.

19. F. BENOIT, *Recueil des actes des comtes de Provence appartenant à la maison de Barcelone (1196-1245)*, Monaco-Paris, 1925, n° 66 (11 IX 1209) ; P.-A. AMARGIER, « La situation hospitalière à Marseille », dans *Cabiers de Fanjeaux*, T. XIII, 1978, p. 239-260.

20. J. POURRIERE, *Les hôpitaux d'Aix-en-Provence au Moyen Âge*, Aix, 1969, p. 18. Alfons I^{er} avait donné un domaine situé à Aix aux Hospitaliers en mai 1176, A. C. Arles, GG 87 n° 66.

PL. XL I.

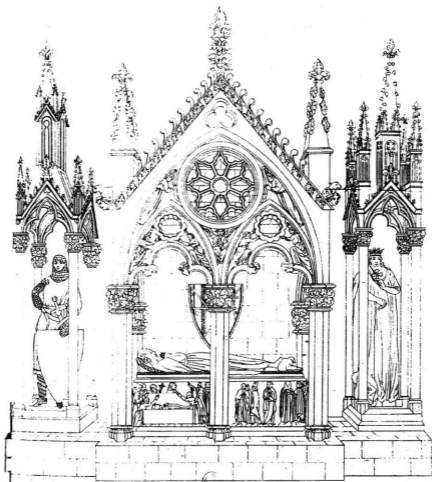


Figure 1 : Tombeau d'Alfons II, de Ramon Berenguer V et de Béatrice de Savoie.

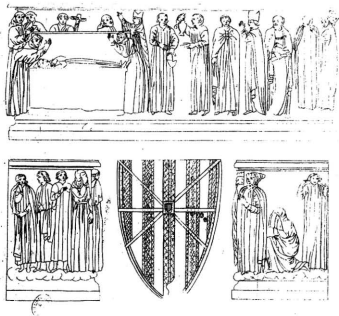


Figure 2 : Détail du sarcophage d'Alfons II
et de son bouclier.



Figure 3 : Petit côté du tombeau de Ramon
Berenguer V.

Pl. XLIV.

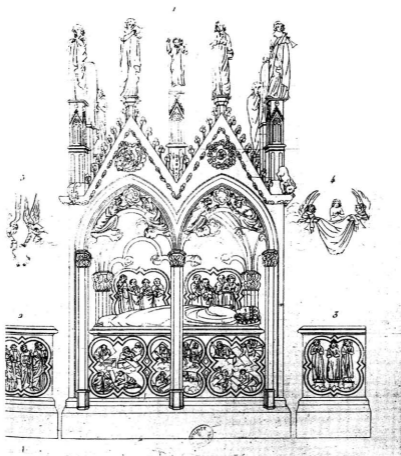


Figure 4 : Tombeau de Béatrice de Provence, femme de Charles d'Anjou. Les petits-côtés ont été dessinés à droite et à gauche de l'illustration, sur un même plan que le sarcophage. Ces dessins sont extraits d'A.-L. MILLIN, *Voyage dans les départements du Midi de la France*, Paris, 1807, T. II, p. 284-294, et *Atlas*, pl. XLI-XLIV.

cette occasion, le village de Vinon. C'est, d'ailleurs, entre les murs de l'église de Saint-Jean, alors en construction, qu'il reçoit, l'année suivante, l'hommage des évêques provençaux²¹. Les travaux sont encore en cours en 1251, date de la dédicace du nouveau lieu de culte par Pierre Colmieu, cardinal d'Albano, et par Philippe, évêque de Césarée. Ils reprennent dans le chœur entre 1272 et 1278, pour aboutir à la construction de l'une des plus anciennes églises gothiques de la principauté²². C'est aux portes d'Aix, siège du palais comtal et capitale de la Provence, que les murs de ce nouveau lieu de culte abritent désormais la nécropole princière.

Un mausolée est, en effet, placé dans le croisillon de gauche. D'après Salimbene d'Adam, le chroniqueur franciscain qui séjourne en Provence vers 1250, l'initiative de sa construction revient à Marguerite, reine de France, fille de Ramon Berenguer V et femme de saint Louis²³. Il ne reste aujourd'hui que quelques débris de ce monument : des descriptions et des dessins du début du XIX^e siècle permettent, néanmoins, de se faire une idée de son agencement²⁴. La dépouille d'Alfons II, transportée de Marseille, reposait sous un gisant portant l'habit hospitalier. Elle était encadrée par deux statues debout : à gauche, Ramon Berenguer V, couvert d'une cotte de mailles, tenant à la main une rose d'or que, selon une tradition populaire, Innocent IV lui aurait remise à Lyon ; à droite, Béatrice de Savoie (+1266), femme de Ramon Berenguer V, couronnée²⁵, habillée d'une longue robe. Des bas-reliefs représentaient l'absoute récitée autour du cadavre d'Alfons II, pleuré par la foule. Le bouclier de l'un de ces comtes, peint aux quatre pals de gueules sur fond d'or, était suspendu au-dessus du gisant (Figures 1-4).

Béatrice de Savoie croyait profondément à l'efficacité des suffrages des hospitaliers : le 11 janvier 1257, elle avait fondé une chapellenie, desservie

21. BENOIT, *Recueil...*, n° 292A (10 VI 1238) et 303 (21 II 1239).

22. Y. ESQUIEU, « L'église des Hospitaliers de Saint-Jean de Malte à Aix », dans *Congrès archéologique de France (143^e session, 1985). Le Pays d'Aix*, Paris, 1988, p. 103-119.

23. *Mortuus est etiam ibi comes et sepultus extra civitatem in quadam parvula ecclesia, ut vidi oculis meis, in nobilissimo et pulcherrimo sepulchro quod filia sua regina Francie fieri fecit*, *Cronica*, éd. G. Scalia, Bari, 1966, p. 429. Le chroniqueur de Parme ajoute que Ramon Berenguer V aurait d'abord demandé aux franciscains d'être enseveli dans l'un de leurs couvents. Mais il essaya un refus, tout comme sainte Elisabeth en personne, car les mineurs ne voulaient pas à l'époque ni le travail supplémentaire des sépultures ni de discordes avec les clercs séculiers. Sur ce point le témoignage de Salimbene, toujours prêt à exalter son ordre et à montrer son succès rapide, est suspect.

24. A.-L. MILLIN, *Voyage dans les départements du Midi de la France*, Paris, 1807, T. II, p. 284-294, et Atlas, pl. XLI-XLIV.

25. La couronne de cette comtesse ne va pas sans soulever un problème. Ce signe caractéristique de la royauté renvoie, plutôt, à sa fille homonyme Béatrice de Provence, reine de Sicile. Mais l'importance de Béatrice de Savoie dans les relations de la maison de Barcelone et l'ordre de l'Hôpital fait pencher pour la solution adoptée, jusqu'à présent, par tous les historiens qui ont étudié ce monument.

par trois prêtres, à Saint-Jean d'Aix même ; le 6 novembre 1260, elle donnait son château des Echelles, dans le diocèse de Grenoble, à l'Hôpital, à condition de bâtir un couvent pour treize religieux, deux diacres et trois clercs, qui célébreraient une messe hebdomadaire pour le salut de son âme²⁶. Plutôt que sa fille Marguerite de Provence, c'est vraisemblablement Béatrice de Savoie qui supervisa la construction du mausolée du transept nord.

En 1267, une autre Béatrice, fille de Ramon Berenguer V et de Béatrice de Savoie, décédait à Nocera où demeurait son mari Charles d'Anjou, roi de Sicile. Elle avait demandé à être ensevelie dans Saint-Jean d'Aix, mais son mari voulait garder sa dépouille en Italie. Une démarche de Clément IV, qui menaça l'Angevin d'excommunication s'il n'obtempérait pas aux dernières volontés de sa femme, permit, l'année suivante, le translation de son cadavre en Provence. En 1272, Charles Ier demandait que l'on rebâtisse le chœur de Saint-Jean pour y placer dignement le mausolée de sa femme, mis à l'entrée du transept sud, à l'opposé du monument funéraire sculpté naguère à la mémoire des comtes et de la comtesse de Provence. Des scènes de la résurrection des morts, du jugement final et de la montée de son âme au ciel étaient sculptées en bas-relief²⁷.

La chronologie de ces aménagements funéraires coïncide avec les travaux menés par saint Louis dans la basilique de Saint-Denis, où le nouveau chœur gothique abrite trois rangées de sarcophages, correspondant aux trois lignées royales : Mérovingiens, Carolingiens et Capétiens. A une époque où l'historiographie dyonisienne développe, au profit du roi, le thème du *redditus ad stirpem Karoli*, l'architecture du lieu insiste sur la continuité des trois dynasties, renforçant la légitimité capétienne²⁸. A notre modeste échelle provençale, on serait tenté d'attribuer la même volonté de marquer la succession naturelle des Angevins aux Catalans dans le dessein de Béatrice de Savoie et de sa fille Marguerite de Provence, commanditaires des mausolées d'Aix. Mais il est vrai que les rapports entre ces deux femmes et Charles d'Anjou – respectivement sa belle-mère et sa belle-sœur ! –, étaient trop exécrables pour qu'elles vinssent de la sorte au secours de sa réusite en Provence²⁹.

Le choix hospitalier des comtes de Provence rejoint celui des comtes

26. L'existence de cette chapellenie aux Echelles nous a été aimablement indiquée par N. COULET. L'acte de sa fondation se trouve aux archives de Turin, dans un *vidimus* de 1562 ; il a été édité dans F. VIARD, *Béatrice de Savoie*, Lyon, 1942, p. 114-121.

27. E.-F. MAURIN, « Notice historique et archéologique sur l'église de Saint-Jean de Malte », dans *Mémoires de l'académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix*, T. V, 1844, p. 201-308.

28. A. ERLANDE-BRANDENBURG, *Le roi est mort. Etude sur les funérailles, les sépultures et les tombeaux des rois de France jusqu'à la fin du XIII^e siècle*, Genève, 1975.

29. G. SIVERY, *Marguerite de Provence*, Paris, 1987.

de Barcelone, devenus rois d'Aragon, leurs frères et cousins. La spiritualité de Sancha de Castille (+1208), mère d'Alfons II, précède celle de ses descendants. La reine d'Aragon appartient à la génération des dames méridionales de la fin du XI^e siècle, qui encouragent autant l'essor des cisterciennes que des hospitalières : Constance de France, épouse malheureuse de Raimon V de Toulouse, entre dans l'Hôpital ; en 1196, Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, demande d'être ensevelie dans le cimetière des templiers de Mas Déu, dans le Roussillon. De son côté, Sancha de Castille obtient, en 1184, la permission du prieur de Saint-Gilles et du châtelain d'Amposta pour installer une communauté de femmes, à côté de la maison de l'Hôpital de Sigena, en Aragon. L'église de ces moniales hospitalières est consacrée en 1188 ; en 1193, Célestin III prend le nouveau couvent sous sa protection. En 1196, aussitôt après son veuvage d'Alfons I^{er}, Sancha, rejoint cette maison, dont elle était donatée depuis 1187. En dépit de l'opposition de son fils Pierre II (Pere I^{er} en Catalogne), elle réussit à faire passer bon nombre des terres de son douaire à Sigena. Dans l'église conventuelle, elle fait aménager une chapelle vouée à Saint-Pierre, où les siens devraient être enterrés. Elle y repose à sa mort, survenue en 1208.

La règle que Ricard, évêque d'Huesca, avait rédigé pour les hospitalières de Sigena accordait une place primordiale à l'éducation des jeunes filles. Une trentaine de moniales, issues de la famille royale ou de la très haute aristocratie, coexistaient avec les oblates ou enfants, qui recevaient une formation soignée. Toutes les filles d'Alfons I^{er} et Sancha en ont profité pour une période plus ou moins longue. Constance, future épouse de Frédéric II, était demeuré à Sigena jusqu'à son premier mariage avec Aimeric de Hongrie. C'est dans l'attente de ses noces avec Raimon VI de Toulouse qu'Elionor y séjournait de même. En 1189, Dolça, leur sœur, mourait en bas âge dans le couvent. Sigena est, sans conteste, l'école des infantes.

Elle devient aussi la nécropole de la maison de Barcelone autour de 1200. Sancha repose avec sa fille Dolça et avec son fils Ramon Berenguer, tous deux décédés dans leur enfance. Le corps de Pierre II vient les rejoindre bientôt. Il est, comme sa mère, donat de Sigena, où il élit sépulture ; en septembre 1213, les hospitaliers ramènent sa dépouille mortelle à leur maison de Toulouse depuis le champ de bataille de Muret, où il a succombé aux attaques des hommes de Simon de Montfort ; le 11 février 1217, Honorius III approuve, à la demande de son fils Jaume I^{er}, son transfert à Sigena, avec les cadavres de ses compagnons d'armes, affiliés à l'Hôpital, tombés avec lui. Pierre II repose dans la chapelle de Saint-Pierre, tandis que les sarcophages de ses guerriers sont placés de part et d'autre du portail de l'église. Sigena apparaît comme le lieu de sépulture des guerriers catalans tombés à Muret. La valeur de la prière des moniales leur a semblé décisive pour assurer, avec bonheur, leur trépas. Cette confiance momentanée dans les suffrages

des femmes ne franchit pas le cap des années 1230, où les comtes de Barcelone reviennent aux plus classiques ensevelissements dans les monastères masculins ou dans les cathédrales³⁰.

Cîteaux (1150-1250) : un échec provisoire

L'engouement que les membres de la maison de Barcelone connaissent pour les hospitaliers, aussi bien en Provence qu'en Catalogne et en Aragon, à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle, est un fait patent : les comtes et les comtesses deviennent donats de l'Hôpital, prennent l'habit de l'ordre ou se font enterrer dans leurs maisons. Ce phénomène d'adhésion unanime mérite qu'on s'interroge. Dans quel contexte intervient-il ? S'agit-il d'une simple mode passagère ou d'une attitude durable ? Se fait-il au détriment d'autres ordres religieux ?

Tout au long du XII^e siècle et de la première moitié du XIII^e siècle, l'idéal de croisade, compris au sens strict de la libération des lieux saints, emporte l'adhésion des élites de l'Occident : ni le sac de Constantinople (1204) ni la lutte contre les Albigeois (1209), menés au nom d'une croix détournée de sa mission première, n'ont ébranlé encore la conviction du bien-fondé d'un tel combat. La spiritualité du moine guerrier, croisé par excellence, prend en compte les attentes religieuses les plus profondes des nobles : elle propose la sanctification de la guerre à des aristocrates dont les activités militaires sont la raison de vivre. Le statut de donat et le lien qu'il établit avec un ordre leur permet d'intégrer une fraternité, d'adhérer aux nouveaux ordres dans lesquels ils seront pleinement reçus au moment de la mort. Au seuil de l'au-delà, l'anglais Guillaume le Maréchal, qu'on tenait pour le meilleur chevalier de son temps, n'a-t-il pas pris, en 1219, l'habit templier³¹ ? Son geste est alors fort répandu dans l'aristocratie occidentale.

Le genre de vie des moines guerriers suscite d'autant plus l'admiration des fidèles du comte de Toulouse, maître de la principauté de Tripoli, et du comte de Barcelone, engagé dans une lutte sans merci contre Almoravides et Almohades. C'est en Catalogne, en Languedoc et en Provence que templiers et hospitaliers reçoivent les plus nombreux et généreux des dons. Dans ces pays méditerranéens, la guerre contre l'islam est la grande affaire de la fin du XI^e et du XII^e siècles. En 1063, le pape accorde aux guerriers aquitains venus libérer Barbastro les bienfaits spirituels de la croisade ; en 1095, l'appel

30. M. AURELL, *Les noces...*, p. 487-495 ; R. del ARCO, *Sepulcros de la casa real de Aragón*, Madrid, 1945, p. 170-172.

31. G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, Paris, 1986, p. 7-31.

de Clermont pousse bon nombre de méridionaux vers la Terre sainte dans le sillage de Raimon de Saint-Gilles. La vieille notion augustinienne de *reconquista*, de guerre juste menée contre l'envahisseur, ne galvanise plus, depuis maintes générations, les héritiers des Wisigoths : elle est remplacée par l'idée, bien plus efficace, de croisade, d'un combat contre l'islam au nom de la chrétienté, encouragé par le pape et récompensé de ses bienfaits spirituels. Elle est le support idéologique de la formidable expansion des guerriers des principautés pyrénéennes, qui se lancent à la conquête des vastes plaines du sud. La victoire des Navas de Tolosa (1212) parachève la mainmise des chrétiens sur la péninsule. La place primordiale que les ordres militaires ont occupée dans les armées de la reconquête ne peut que leur attirer la faveur des princes et des nobles ibériques.

Par contraste, le rôle médiocre qu'hospitaliers et templiers jouent dans la croisade albigeoise est frappant. Ces excellents soldats, détenteurs d'un large réseau de commanderies-fortresses dans le Midi, n'ont nullement prêté main-forte à Simon de Montfort et aux siens ; ils sont, en revanche, restés à l'écart du conflit ; ils ont fait la sourde oreille aux injonctions du légat, meneur de la croisade au nom du Saint-Siège, les sommant de s'engager : leur dévouement proverbial au pape, fortement recommandé dans la règle du Temple, est, cette fois-ci, resté lettre morte. Qui plus est, la sympathie des moines guerriers se trouve, dans ce conflit, du côté des princes et des nobles occitans. En 1209, à la veille de la croisade, Raimon VI procède à plusieurs donations en faveur de l'Hôpital et du Temple, dont il veut s'assurer la fidélité ; en 1218, au cours du siège de Toulouse, il dicte son testament, devenant donat de l'Hôpital de sa ville, où il veut être enseveli ; en 1222, il meurt excommunié : les hospitaliers recueillent, cependant, sa dépouille, qu'ils gardent pieusement dans leur maison, même s'ils ne procèdent pas à son ensevelissement à cause de l'excommunication. L'incendie de leur maison, lors de la prise de Toulouse par les croisés, ne saurait être interprété autrement que comme un acte de représailles. En Languedoc, les ordres militaires prennent secrètement parti pour Raimon VI et pour tous ceux qui combattent, avec lui, les Français³².

Il en va de même en Provence, où les moines guerriers recrutent parmi les hommes du comte de Saint-Gilles. Gui de Cavaillon, viguier du Comtat Venaissin en son nom, l'un de ses plus fidèles guerriers, se donne au Temple en 1222. A une échelle plus modeste, Cadenet, jongleur de

32. La plupart de ces développements sont empruntés à l'excellent article d'E. DELARUELLE, « Templiers et Hospitaliers en Languedoc pendant la croisade des Albigeois », dans *Cahiers de Fanjeaux*, T. IV, 1969, p. 315-334. Corriger sa description de la mort et de l'inhumation de Raimon VI à l'aide de GUILLAUME de PUylaurens, *Chronique (1203-1275)*, éd. J. Duvernoy, Paris, 1976, p. 112-113.

Guilhem Unaut de Lanta, brûlé pour hérésie à Toulouse, devient hospitalier dans la commanderie d'Orange³³. Ces destinées individuelles rejoignent l'histoire de Pierre II et de ses fidèles tombés à Muret, affiliés pour la plupart à l'Hôpital et enterrés à Sigena. L'attitude des hospitaliers au cours de la croisade albigeoise n'a pu que conforter le choix des princes de la maison de Barcelone, supports fervents d'un ordre qui subventionne une partie de la malheureuse campagne de Pierre II en Languedoc³⁴. A l'époque où Innocent III jette les bases de la théocratie pontificale, les liens entre religion et politique sont indéniables.

A l'inverse des hospitaliers et des templiers, les cisterciens apparaissent, de façon unanime, comme les plus solides appuis monastiques des croisés. Saint Bernard (1090-1153) lui-même s'adonne à une intense mission itinérante dans le pays de Toulouse pour contrer l'hérésie. Avant la naissance de l'ordre dominicain, c'est à Cîteaux que la papauté confie les campagnes de prédication en Languedoc. Les légats pontificaux chargés de combattre le catharisme sont cisterciens : Pierre de Castelnau, le plus connu d'entre eux, dont l'assassinat en 1208 est à l'origine de la croisade contre les Albigeois, appartient à cet ordre. Gui des Vaux-de-Cernay, abbé du monastère cistercien du domaine des Montfort, apparaît comme le mentor de Simon au cours de son aventure méridionale : il est nommé évêque de Carcassonne en 1212, aussitôt après la conquête de la ville. Folquet de Marseille (+1231), abbé du Thoronet, devient, à son tour, évêque de Toulouse d'où il lutte avec acharnement contre l'hérésie³⁵. Les moines cisterciens s'engagent ostensiblement dans le camp de tous ceux qui tentent de déraciner le catharisme par la parole ou par les armes.

Cette perception différente des problèmes occitans de la part de l'Hôpital et de Cîteaux rend compte de l'éclipse momentanée des nécropoles cisterciennes de la maison de Barcelone au début du XIII^e siècle. Pourtant, la dynastie comtale avait encouragé, quelques décennies auparavant, l'implantation des moines blancs dans leurs principautés. En 1150, Ramon Berenguer IV demandait à des moines de Fontfroide d'ouvrir un monastère à Poblet, sur le front pionnier de la Nouvelle Catalogne ; sa femme Petronila se retira à Santes Creus à la fin de ses jours³⁶. En février 1176, leur fils Alfons I^{er} demanda d'être enterré à Poblet, rompant avec la tradition d'élire sépulture à Ripoll ou dans les vieilles cathédrales du

33. M. AURELL, *La vielle...*, p. 54.

34. P. BERTRAN, « L'orde de l'Hospital a Catalunya. Els inicis », dans *L'avenç*, mars 1994, p. 22-27.

35. M. ZERNER, « L'abbé Gui des Vaux-de-Cernay, prédicateur de croisade », et P. CABAU, « Foulque, marchand et troubadour de Marsille, moine et abbé du Thoronet, évêque de Toulouse (v. 1155/1160-25.13.1231) », dans *Cahiers de Fanjeaux*, T. XXI, p. 183-204 et 151-182.

36. F. UDINA, *El - Llibre Blanch » de Santas Creus*, Barcelone, 1947, p. XLIV.

nord de la Catalogne³⁷ ; il offrit, aux termes de son testament de 1194, Ferran, son fils cadet, à ce même monastère³⁸. Les moines blancs, solidement implantés dans les terres de l'arrière-pays de Tarragone récemment conquises, avaient su, dans un premier temps, gagner la sympathie de la maison de Barcelone.

Il en allait de même en Provence. Ramon Berenguer IV y avait aidé, comme en Catalogne, l'essor de Cîteaux : en 1146, il confirmait les donations effectuées en faveur des moines blancs, que les Castellane et d'autres membres de l'aristocratie locale avaient attirés à Floriège dix ans auparavant³⁹. Alfons II songea, pendant quelques années, à faire de cette abbaye, transférée au Thoronet, sa dernière demeure. Il changea, toutefois, d'avis sur son lit de mort. Par son testament, dicté le 11 septembre 1209, peu après l'assassinat de Pierre de Castelnaud et le début de la croisade du légat, il choisissait la commanderie de l'Hôpital de Marseille, tout en indemnisant les cisterciens pour sa volte-face : « Et parce qu'il avait, d'abord, laissé son corps à Dieu, à l'église du Thoronet et à tous ceux qui y servent Dieu, il leur donne tous ses droits dans le village de Lorgues »⁴⁰. L'intérêt des comtes de la maison de Barcelone pour Cîteaux renaît à la fin du XIII^e siècle, une fois les traumatismes de la croisade albigeoise oubliés. Jaume I^{er} (+1276) est enterré à Poblet. Son descendant Pierre IV (1336-1387) aménage considérablement cette abbaye, où il installe l'un de ses palais et qu'il transforme en la grande nécropole des rois d'Aragon⁴¹. Ce choix tardif reprend une tradition inaugurée par son aïeul Alfons I^{er} deux siècles auparavant. L'attrait pour l'Hôpital explique l'échec des premières tentatives de création de nécropoles cisterciennes à Poblet ou au Thoronet.

Au sein de cet ordre militaire, la pratique de la guerre l'avait progressivement emporté sur l'assistance et la charité. Le XII^e siècle assiste à la légitimation de la guerre, à la canalisation de la violence aristocratique dans la croisade et à l'éviction, dans les armées royales, du caractère privé des activités militaires. Les moines soldats incarnent cette prise en compte, plus poussée que par le passée, des aspirations spirituelles du combattant. Bien

37. J. SANTACANA, *El monasterio de Poblet (1151-1181)*, Barcelone, 1974, PJ 165 ; P. PUJOL, « Mudança en l'elecció de sepultura per lo rey Alfons I^{er} », dans *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, 1913, p. 86-89. Cette même année de 1176, Alfons I^{er} fait une donation au Thoronet, BENOIT, *Recueil...*, n° 402.

38. *Filium meum minorem Ferrandum nomine offero Deo et beate Mariæ ut sit monachus in monasterio Populeti*, BOFARULL, *Los condes...*, T. II, p. 225 (XII 1194) ; ARCO, *Sepulcros...*, p. 161-162.

39. E. BARBIER, « Le temporel de l'abbaye du Thoronet au Moyen Age », dans *Provence historique*, 1993, p. 337-358.

40. BENOIT, *Recueil...*, n° 66.

41. J. SOBREQÜÉS, *Els reis catalans enterrats a Poblet*, Poblet, 1983.

implantés en Provence, Languedoc et Catalogne, d'où partent les navires pour la Terre sainte, les hospitaliers fascinent les comtes de Barcelone et leur entourage. Les grands de la Méditerranée occidentale deviennent donats ou frères de l'Hôpital ; c'est dans ses maisons qu'ils choisissent leur lieu d'inhumation. Cet attrait fait, toutefois, long feu. Il s'évanouit avec la perte des lieux saints et avec le déprestige de la croisade. A la fin du XIII^e siècle, les franciscains prennent le relais de la direction spirituelle de nos comtes. Les Barcelonais reviennent, en outre, à leur nécropole cistercienne de Poblet, de laquelle les avaient éloignés les avatars d'une autre croisade, dont ils n'étaient plus les acteurs mais les victimes.

Martin AURELL

**LIEUX D'INHUMATION
DES COMTES
DE BARCELONE
(XII^e SIÈCLE)**

Ramon Berenguer I^{er} (+1076)
cathédrale de Barcelone
3^e=Almodis de la Marche
cathédrale de Barcelone

Ramon Berenguer II (+1082)
cathédrale de Gérone
=Mahaut de Pouille
monastère St Daniel de Gérone

Berenguer Ramon II (+1096)

Ramon Berenguer III (+1131)
monastère de Ripoll
=Dolça de Provence

Ramon Berenguer IV (+1162)
monastère de Ripoll
2^e=Petronela d'Aragon
cathédrale de Barcelone

Berenguer Ramon (+1144)
Hôpital d'Arles
cte Provence
=Beatriu de Melgueil

Alfons I^{er} (+1196)
II roi d'Aragon
monastère de Poblet
=Sancha de Castille
Hôpital de Sigena

Ramon Berenguer (+1181)
IV cte Provence
cathédrale de Maguelonne

Sanç (+1225)
cte Provence
cte Roussillon
Hôpital de Cavaillon

Ramon Berenguer (+1166)
III cte Provence
=Riquilda de Pologne

Père I^{er} (+1213)
II roi d'Aragon
Hôpital de Sigena
=Marie de Montpellier
St-Pierre de Rome

Alfons II (+1209)
cte Provence
Hôpital de Marseille
=Garsenda de Forcalquier

Ramon Berenguer
Hôpital de Sigena

Dolça moniale
Hôpital de Sigena

Constança
cathédrale de Palerme
1^{er}=Aimeric
Vcte Hongrie
2^e=Frédéric II

Elionor
= Raimon VI
cte Toulouse

Jaume I^{er} (+1276)
roi d'Aragon
monastère de Poblet

Ramon Berenguer V (+1245)
cte Provence
Hôpital d'Aix
=Béatrice de Savoie
Hôpital d'Aix